

**ILCEA**Revue de l'Institut des langues et cultures  
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie**3 | 2002****Le facteur culturel dans la traduction des textes  
pragmatiques**

---

## De l'influence des modes de pensée sur la traduction

Patrick Bachschmidt

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/852>

DOI : 10.4000/ilcea.852

ISSN : 2101-0609

**Éditeur**

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2002

Pagination : 145-155

ISBN : 2-9515849-0-3

ISSN : 1639-6073

**Référence électronique**Patrick Bachschmidt, « De l'influence des modes de pensée sur la traduction », *ILCEA* [En ligne],  
3 | 2002, mis en ligne le 08 juin 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/852> ; DOI : 10.4000/ilcea.852

# De l'influence des modes de pensée sur la traduction

---

PATRICK BACHSCHMIDT

*Laboratoire de physique et mécanique textiles (LPMT)*

*Université de Haute Alsace (Mulhouse)*

En partant de l'évidence selon laquelle le langage en général, et la langue en particulier, reflètent l'expérience d'une société et sont donc l'expression de la culture (au sens anthropologique voire ethnologique du terme), il a paru intéressant de systématiser quelque peu les réflexions et commentaires qui se dégagent de la « pratique traduisante » (Ladmiral, 1994 : 11) d'étudiants d'une filière LEA, confrontés à des textes pragmatiques à traduire d'anglais en français (intraduction) et parfois de français en anglais (extraduction)<sup>1</sup>.

Le facteur culturel et plus exactement l'altérité culturelle (cf. Abdallah-Preteceille, 1996, pour les implications pédagogiques de l'altérité culturelle) pèsent en effet d'un poids non négligeable sur la procédure de traduction (processus de transformation d'un texte-source en un texte-cible) en ce sens que le produit fini (la traduction) doit être parfaitement lisible et ne comporter aucune aspérité rédactionnelle, ni linguistique ou culturelle, puisque c'est la bonne réception du contenu informatif qui prime.

Il s'agit ici de mettre en valeur ce facteur culturel par le biais des modes de pensée, entre autres composantes culturelles, et d'analyser la manière dont ceux-ci influent sur le facteur linguistique. Cette démarche se heurte, bien sûr, aux difficultés du paramétrage d'éléments psychologiques et sociologiques, et exclut d'emblée la traduction automatique (logiciels tels que SYSTRAN) qui ne peut véritablement opérer de transferts culturels et qui est réservée à des textes dotés d'une phraséologie simple et répétitive ou d'une forte densité terminologique.

1. L'extraduction est une pratique qu'il faudrait proscrire, faute, essentiellement, d'une connaissance suffisante de la culture de l'Autre (terme emprunté à J-L Cordonnier, 1995). Elle est cependant souvent requise en tant que compétence par les employeurs, et peut par ailleurs être remplacée par la rédaction directe (à partir de données techniques) de divers documents technico-commerciaux, ce qui présente l'avantage de pouvoir réactiver les considérations interculturelles dans l'autre sens.

## **Cadre général**

La culture nous enseigne la manière dont il nous faut interpréter le monde et nous savons qu'un enfant en est imprégné avant l'âge de quatre ans (Piaget, 1964 : Première Partie). Notre culture intègre les données de l'expérience et la manière dont nous percevons collectivement le monde :

[...] L'expérience sera perçue de façon très différente selon la différence de structure du crible perceptif d'une culture à l'autre (Hall, 1971 : 15)

Cette perception du monde est fonction d'innombrables paramètres auxquels s'intéressent les sciences humaines et sociales, tels que l'appréhension du temps et de l'espace, le système éducatif, l'histoire, le climat, les comportements et les mentalités, les usages et les valeurs ainsi que les modes de pensées, c'est-à-dire la manière dont nous formons des idées et concevons l'extralinguistique au sein d'une communauté ou d'un groupe humain.

Mais inversement une langue peut aussi être considérée comme l'instrument d'analyse d'une culture et concourt à la formation de la pensée puisque les choses sont nommées, reconnues et classées et que l'expérience est construite et organisée selon des normes :

Le monde environnant ne prend sa forme connue de nous que par le biais du langage qui nous sert à le décrire (Loffler-Laurian, 1984 : 110).

La langue qu'un enfant est en train d'apprendre lui permet aussi de structurer les objets qui l'entourent.

Nous partirons de l'élément linguistique de textes de vulgarisation scientifique et technique centrés sur le lecteur (dont l'auteur est un journaliste et le destinataire un lecteur avisé qui désire s'informer), et de textes de nature plus techniques produits par l'industrie d'une manière générale pour informer, convaincre, expliquer, faire fonctionner ou faire vendre, qui sont davantage centrés sur des produits.

Les apprentis traducteurs sont encouragés à faire preuve de créativité dans un espace de liberté que leur propose la technique de déverbalisation de la forme linguistique du texte source pour restituer l'information dans une autre langue, fondée sur la théorie interprétative de la traduction développée par Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, dans une optique résolument communicative.

Comme le rappelle Élisabeth Lavault, le processus de traduction se décompose en trois phases :

La première phase, l'interprétation du texte, se doit de prendre en compte beaucoup plus que l'expression linguistique du texte, à savoir le contexte verbal et le contexte situationnel, c'est-à-dire toutes les données de la situation d'énonciation du texte source. Parmi celles-ci, l'analyse du vouloir-dire (ou intention de

signifier) de l'auteur (avec ses implicites) et le ciblage du destinataire de la traduction sont des éléments déterminants. L'interprétation du sens doit aboutir à une deuxième phase, la déverbalisation du texte source : le traducteur «oublie» les mots du texte source pour n'en retenir que le sens, et pouvoir aborder enfin la troisième phase, la restitution dans la langue cible, sans contamination de la langue source. (1994 : 68).

Autrement dit et comme l'énonce Jean Delisle :

Une fois le sens saisi, sa restitution se fait en fonctions des idées et non en fonction des mots (1984 : 82).

Dans la pratique, ce processus s'accompagne d'un travail de réflexion sur les éléments proprement culturels qui peuvent justifier les choix de l'étudiant traducteur. Ce travail réflexif s'inscrit plus largement dans le cadre de ce que Jean-René Ladmiral (1994 : XX) appelle la «culture traductologique» et permet d'enrichir ce fonds théorique et culturel qui fera partie intégrante de la compétence périlinguistique du traducteur.

Nous nous proposons à présent d'analyser la manière dont les différences de traits linguistiques témoignent de différences dans les modes de pensées propres aux deux cultures en présence car, comme le font très justement remarquer Vinay et Darbelnet :

La stylistique comparée [...] s'appuie sur deux conceptions particulières de la vie qui informent ces langues ou en découlent par voie de conséquence : deux cultures, deux littératures, deux histoires et deux géographies, bref – pour reprendre un terme que nous avons utilisé tout à l'heure un peu à la légère, deux génies différents. (1958 : 20).

Parmi ces différences nous avons opté pour trois paires paradoxales : la concrétude et l'abstraction, la thématization et la subordination, enfin l'implication logique et la circonstanciation.

### **Concrétude et abstraction**

L'anglais, c'est bien connu, préfère la tournure verbale là où la langue française utilise la nominalisation : ainsi «*the protocol describes where the vessel is located*» devient «le protocole décrit la localisation de la cuve». Traduire une action par une tournure nominale au lieu d'employer un verbe est révélateur d'un esprit analytique, reflet du cartésianisme latent dans lequel baigne tout élève français depuis la maternelle jusqu'à l'université et qui le contraint à considérer le monde (l'extralinguistique) sous l'angle de la notion et du concept, démarche qui implique une part de détachement par rapport au réel.

N'a-t-on pas entendu récemment sur une chaîne de télévision française, un médecin dire : «oui, la prise de médicaments doit intervenir deux fois par jour» là où l'anglophone aurait vraisemblablement dit :

«*well you must/have to take those pills twice a day*». De même, un serveur sur l'Internet (*provider*) peut afficher le message suivant: «attention: perturbations sur vos prises de ligne ce jour».

En français, la nominalisation indique que l'on ne décrit pas le réel tel qu'il est donné, mais qu'on le fige et l'analyse pour en communiquer l'essentiel, comme un arrêt sur image. Le message est fourni sous forme distanciée car la langue française est moins asservie aux démarches de l'action et tendrait ainsi à se focaliser sur le concept plutôt que sur le fait décrit, comme pour aller directement au résultat. Il s'agit là du processus même de l'abstraction qui consiste à utiliser le mot-idée (ou mot-signe)<sup>2</sup> plutôt que le mot-image (Vinay et Darbelnet, 1958 : 58) ou le mot imagé. Les linguistes de l'énonciation parleraient de désactualisation (*i.e.* passage à la notion). Serait-ce là l'apanage d'un peuple d'intellectuels, de philosophes qui s'ignorent et qui refont le monde en jonglant avec les idées pures dès qu'ils en ont l'occasion ?

Comme le souligne John Mole :

French people enjoy abstract thought, theory, formula and a degree of logic and analysis which often seems impractical to pragmatic thinkers like the British or the Dutch. (1997 : 24)

L'abstraction n'est pas nécessairement, au départ, une caractéristique fondamentale du caractère français, si l'on considère la société rurale et agricole dans laquelle la prudence, liée à la météorologie et aux fluctuations du prix des bestiaux, se montre réfractaire à l'interprétation du réel par généralisation qui pousse vers l'abstraction. Mais la langue française actuelle est plutôt l'aboutissement d'un état de langue qui fut l'expression d'une noblesse puis d'une bonne société cultivée et dotée d'un sens esthétique. On se souvient avec Jean-Louis Tritten (1999 : 122) des commentaires sur la notion du bon usage de la langue française de Vaugelas (1646 : Préface) pour qui les modèles sont «la cour et les gens savants en la langue».

Il s'ensuivrait ainsi une défiance pour le pragmatisme et une tendance à préférer la clarté à la vérité pure, les mots aux faits et le style (avec la rhétorique) à la connaissance.

Face à la nature spéculative, analytique et abstraite du français, la langue anglaise apparaît plus concrète, plus terre à terre (*matter of fact*) parce que plus descriptive. L'anglophone se montre moins spéculatif et fait preuve de plus de réalisme par défiance pour les grandes idées<sup>3</sup>, mais

2. Une étude en cours que nous menons sur le discours scientifique très spécialisé fait apparaître, à ce propos, une très nette tendance de l'anglais américain à employer de plus en plus de substantifs que les chercheurs britanniques. Y aurait-il là un virage vers une vision plus analytique et abstraite des faits scientifiques ?

3. Aucun enseignement de philosophie n'est d'ailleurs dispensé dans l'enseignement secondaire contrairement à ce qui se passe dans les classes terminales des lycées français.

aussi en raison d'une nature en prise sur la réalité quotidienne et concrète.

Sans doute faut-il déceler ici un lien avec cette modestie (souvent hypocrite, mais socialement correcte) de l'Anglais qui affiche une réserve légendaire de bon aloi, parfois «*self deprecating*» pour être la «*nice person*» qu'on attend qu'il soit. L'anglophone, en général, ne peut se reconnaître dans de vaines spéculations qui l'individualiseraient, psychologiquement et socialement, dans une communauté où l'individualisme est considéré comme une forme d'excentricité<sup>4</sup>.

Ce sens de la communauté est imprimé à l'individu par un système scolaire qui privilégie l'équipe (*the team*), puis une culture d'entreprise dans laquelle l'employé, le cadre peut travailler dans le giron sécuritaire d'une *team*, au sein d'une structure à laquelle il peut s'identifier. La mode de l'interaction (*be interactive!*) prônée depuis plusieurs années par les médias aux États-Unis et au Royaume-Uni montre bien que l'anglophone n'est pas fondamentalement attiré par l'abstraction dans des pays peu enclins à développer la législation sociale et où le labeur quotidien est considéré comme une valeur en prise directe avec les dures réalités de l'existence.

### Thématisation et subordination

Ce qui caractérise majoritairement les textes anglais de vulgarisation scientifique et technique et ceux que l'on pourrait qualifier d'opératoires, c'est leur déroulement quasi linéaire de schéma thématique ou chronologique. Selon Mona Baker et dans l'optique de la grammaire systémique, un thème :

is what the clause is about. It has two functions: (a) it acts as a point of orientation by connecting back to previous stretches of discourse and thereby maintaining a coherent point of view and, (b) it acts as a point of departure by connecting forward and contributing to the development of later stretches. (1992 : 121).

La structure thématique des textes anglais repose donc sur des anaphores qui linéarisent le texte. En voici un exemple pris au hasard (extrait d'un document technico-commercial publié dans «*L'Usine Nouvelle*»):

Small fires can be extinguished in their early stages with X (nom de la marque) fire blankets. Manufactured by Y (nom du fabricant), the blankets can withstand high temperatures and are simple to use. Each blanket is coated with fibreglass and is housed in a compact plastic container that can be hung on a wall for quick access...

4. Il s'agit là d'un paradoxe dans une société très individualiste, mais de type communautaire.

On note que «*fire blanket*» est anaphorisé tout au long d'un texte descriptif fortement parataxique, relativement répétitif et syntaxiquement peu complexe.

Les textes pragmatiques français, en revanche, font preuve d'une plus grande complexité syntaxique. En voici un exemple pris au hasard (extrait d'un manuel de consignes générales d'Air France):

En cas d'alerte incendie ou d'écoulement de carburant, le mécanicien piste ou l'assistant fait interrompre les pleins et déclenche l'alarme, notamment en informant le personnel navigant technique au poste de pilotage qui doit prévenir l'organisme assurant les services de la circulation aérienne, ou à défaut, l'exploitation technique de l'aéroport et le personnel navigant commercial en cabine; les dispositions de sécurité seront prises en fonction des circonstances allant du maintien à bord des passagers sous surveillance accrue, jusqu'à l'évacuation d'urgence.

Cette phrase composée, qui s'étend sur sept lignes, débute par deux circonstants suivis de la proposition principale qui se prolonge en se scindant en plusieurs compléments (de manière) virtuels dont un seul est cité et étendu par une proposition relative qui ouvre sur une alternative. La phrase reprend au-delà du point-virgule par une nouvelle proposition dont le contenu informatif, par ailleurs vague, se divise en deux options.

Les rédacteurs anglophones ont également tendance à coordonner les propositions au sein de phrases souvent juxtaposées, là où les francophones préféreraient recourir à un schéma de subordination impliquant des procès secondaires imbriqués.

Chaque discours étant le reflet des modes de pensée, nous émettons l'hypothèse que la différenciation syntaxique qui vient d'être évoquée et dont le traducteur doit tenir compte, est intimement liée à la nature monochrome du temps chez les anglophones que l'anthropologue Edward T. Hall a longuement analysée dans ses écrits:

American time is what I have termed «monochronic» [...]. Monochronic time emphasizes schedule, segmentation, and promptness. Polychronic time systems are characterized by several things happening at once. They stress involvement of people and completion of transactions rather than adherence to preset schedules. Polychronic time is treated as much less tangible than monochronic time. Polychronic time is apt to be considered a point rather than a ribbon or a road, and that point is sacred. (Hall, 1976 : 17).

Ce trait de la culture qui n'est pas inné mais acquis, se traduit dans la pratique quotidienne par une succession d'actions comme autant de segments temporels linéarisés. Le temps, dont l'anthropologie (E. Evans-Pritchard, 1968) nous apprend qu'il ne s'agit pas d'une constante qui transcende les cultures, se trouve ainsi découpé en unités précises qui se suivent. Il n'est donc pas impossible que ce mode de perception du temps soit transcrit en langue de manière mimétique.

À l'inverse, le monde francophone, plus polychrone, accorde plus d'importance au temps social caractérisé par une interactivité soutenue, et se trouve donc moins contraint par le temps, perçu comme une progression linéaire. Il s'ensuit une perception du monde (temps et espace) plus souple et plus ronde (représentation de la globalité), favorisant une structuration mentale sociopète et relativement hiérarchisée qui privilégie les rapports de subordination. Il en va de même en langue, reflet des modes de pensée ainsi projetés.

### Implication logique et circonstancialisation

Considérons le texte suivant (cité par David N. Brown) sur les élastomères :

Elastomers have unique characteristics *in that*, at room temperature, they can be stretched up to at least twice their original length and upon immediate release of the stress will return quickly to approximately their original dimensions. It is their structure, rather than their composition, that produces their elastic properties. They have remarkable capacity for storing energy, and they can be tailored to provide a wide range of stress-strain characteristics.

Natural rubber is the oldest, and still a widely used elastomer. *However*, numerous artificial elastomers are now available that have been developed to meet specific needs and, in total, are used more than rubber.

The elastic characteristics of nonelastomers are usually due to the change in distance between adjacent atoms as the result of applied loads. The inter-atomic forces return the atoms to their normal positions *when* the load is removed. In elastomers, on the other hand, the elastic properties are due primarily to the fact that in the unstrained condition the basic molecule is in the form of a coil that, like a coil spring, can be stretched. *When* the load is removed, the stretched coil returns to its normal shape.

*Thus*, elastomers exhibit very large degrees of elasticity.

Rubber products are made by several processes. The simplest involves forming them from a liquid preparation, or compound. These are commonly called latex products. One example is that of dipped products. These are made by immersing a form repeatedly into the latex compound, causing a certain amount of the liquid to adhere to the surface of the form each time. After each dipping, the film is allowed to dry, usually in air. Dipping is continued *until* the desired thickness is obtained. After vulcanization, usually in steam, the products are stripped from the forms. (1994 : 51-52)

Outre le caractère descriptif, thématique, linéaire et chronologique que nous avons déjà relevé plus haut, force est de constater un certain recours à l'asyndète par absence de connecteurs logiques (en gras et italiques dans le texte ci-dessus) reliant une multiplicité de phrases entre elles. Il s'ensuit que le rapport de dépendance qui lie ces phrases juxtaposées dans un énoncé n'est pas explicitement indiqué par un marqueur de subordination. Cela signifie donc aussi, que le lecteur, destinataire du texte, doit en inférer les liens logiques.



Deux raisons peuvent expliquer cela : d'abord une raison d'ordre rédactionnel qui tient à la nature de la science acquise et partagée qu'il est inutile de discuter puisqu'elle a été assertée et donc objectivée, et ensuite la tendance déjà notée de l'interactivité (*interaction*) qui pousse l'énonciateur à ne pas marquer les liens logiques de subordination<sup>5</sup> pour que le coénonciateur actif les infère en contexte.

De façon pragmatique et ainsi que le rappellent Suzan Jenkins et John Hinds (1987 : 201-223) dans un article consacré aux différences de rhétorique entre l'anglais, le français et le japonais dans la correspondance commerciale, l'anglophone serait « *reader-oriented* » (par rapport au « *writer-oriented* » francophone), au sein d'une *low-context culture* (Hall, 1976 : 101) où la transmission d'une information précise prime sur celle d'un message global, synthétique, fortement circonstancié et souvent implicite.

Le traducteur technique ou spécialisé de textes pragmatiques de type informatif centrés sur des référents tangibles que le langage a pour vocation de représenter, devra donc se livrer à un travail de logification (Martin, 1998 : 14) en hiérarchisant les segments informationnels par subordination afin de rendre lisible un texte destiné à un public relativement vaste à qui l'on doit des explications. C'est sans doute dans cette fonction que le traducteur peut faire preuve de créativité sur le plan syntaxique en particulier et disposer ainsi d'une liberté d'action qui ne le cantonnera pas dans une tâche ancillaire, même si « la créativité individuelle va de pair avec le respect des normes. L'espace du traducteur n'est pas infini [...] » (Lederer, 1994 : 63).

Le traducteur demeure en effet un médiateur culturel et la traduction un transfert linguistique, mais aussi interculturel. C'est la raison pour laquelle nous souscrivons à la formule de Daniel Gouadec, pour qui la traduction est « une variante un peu particulière de la rédaction » (1989 : 125).

Ce travail de logification qui constitue pour le francophone à l'esprit cartésien l'un des facteurs essentiels de la cohérence discursive, fondé sur un enchaînement structuré d'arguments et tourné vers une stratégie d'adhésion du destinataire, est donc susceptible d'impliquer un travail de recomposition. Le traducteur sera ainsi appelé à structurer le texte cible en « agencant logiquement les éléments d'information en fonction de l'attente présumée du lecteur potentiel » (Durieux, 1991 : 176).

L'attente présumée du destinataire francophone est un texte lisible susceptible de répondre à son schéma de pensée (que l'on pourrait définir comme un schéma de pensée rationnel de type déductif destiné à

5. À l'exception des circonstants porteurs d'emphase.

expliquer) qui lui est familier depuis qu'il est entré dans un système éducatif au sein duquel il a produit des dissertations «à la française» c'est-à-dire des textes articulés autour d'une introduction, d'un développement (thèse, antithèse et synthèse) et d'une conclusion. Psychologiquement sceptique de par sa nature d'égoïste individualiste, le francophone, à notre sens, est en phase avec un texte dont le contenu lui paraît logique (et pas seulement chrono-logique), et présenté de manière analytique par ordre d'importance souvent décroissant, là où l'Anglais, monochrome et inductif (enclin à convaincre par des faits tangibles dont l'authenticité peut être vérifiée plus que par le seul raisonnement), tend à annoncer l'information essentielle tout de suite. Il s'agirait là du langage :

de gens pressés d'exprimer ce qu'ils ont à dire, et qui préfèrent d'abord annoncer les choses importantes, par crainte de ne pas avoir le temps d'achever leur phrase – comme pour s'assurer que l'essentiel du message passera, tant pis si le vent emporte le reste (Duneton, 1973 : 118).

La logification implique parfois une recomposition, c'est-à-dire un changement dans l'ordre de présentation des éléments informatifs d'un texte pragmatique afin de le rendre parfaitement cohérent et logiquement fluide.

En guise d'illustration, nous proposons la traduction du texte anglais précédemment cité et consacré aux élastomères :

Dans la grande famille des élastatomères, le caoutchouc a été peu à peu remplacé par une gamme d'élastomères artificiels afin de répondre aux besoins de l'industrie.

En effet, les élastomères sont dotés de propriétés qui en font des matériaux à part.

L'élasticité, tout d'abord, grâce à laquelle tout élastomère peut subir une contrainte d'allongement égale au moins au double de sa longueur initiale et recouvrer celle-ci en fin de contrainte, à température ambiante. L'explication en revient essentiellement à la structure moléculaire de forme hélicoïdale qui joue le rôle d'un ressort extensible et donc rétractable, contrairement aux matériaux non élastomères dont l'élasticité est due aux modifications de la distance interatomique sous l'effet d'une charge.

Les élastomères possèdent également une très forte capacité de stockage de l'énergie qui leur permet d'être usinés et d'offrir une grande variabilité de la courbe contrainte-allongement.

Plusieurs procédés de fabrication de produits caoutchoutés existent à l'heure actuelle : – les procédés de formage à partir de produits à l'état liquide (communément appelés «latex»), sont les plus simples à mettre en œuvre : citons par exemple le procédé de fabrication de produits trempés : il s'agit de procéder par étapes successives au trempage d'un moule dans le latex liquide et au séchage à l'air jusqu'à (l')obtention de l'épaisseur voulue, puis du démoulage après vulcanisation à la vapeur.

Sur le plan de la restitution de l'information, nous voyons que, par opération de déverbalisation, le texte d'arrivée a été recomposé. La linéarité du texte anglais qui décrit successivement et de façon thématique les propriétés des élastomères (paragraphe 1), puis les propriétés des non élastomères et les raisons mécaniques qui expliquent l'élasticité des élastomères (paragraphe 3) et qui distingue le caoutchouc des élastomères artificiels (paragraphe 2) pour y revenir au paragraphe 4, a été rompue au profit d'un regroupement hyperonymique (famille des élastomères comprenant le caoutchouc et les élastomères artificiels actuels au paragraphe 1) suivi de l'explicitation des deux principales propriétés des élastomères, à savoir l'élasticité et la forte capacité de stockage de l'énergie (paragraphe 2, 3 et 4).

Sur le plan syntaxique, cette logification différente se traduit par la présence de marqueurs de subordination explicites et sémantiquement plus variés que la simple expression de la temporalité (translation par exemple de « *oldest* associé à *rubber* et *now available* associé à *artificial elastomers* » en « le caoutchouc a été peu à peu remplacé par une gamme d'élastomères artificiels » ou encore la translation d'un rapport de coordination « *they have remarkable capacity for storing energy, and they can be tailored to...* » en rapport de subordination « ... capacité de stockage de l'énergie qui leur permet de... »).

La cohérence d'un texte, finalement, relève de l'interaction entre un contenu informatif présenté et organisé au sein d'un écrit et la translation en discours de la manière dont un groupe humain appréhende le monde. Cette donnée culturelle dépend de nombreux facteurs dont le traducteur doit tenir compte pour produire un texte lisible et adapté.

Parmi ces facteurs, nous avons tenté d'expliquer, en amont, l'importance que revêtent les modes de pensée spéculatifs, polychrones et logiques du francophone, par rapport aux modes de pensée en prise sur le concret, monochrones et chronologiques de l'anglophone, dans l'élaboration de textes pragmatiques et partant, dans le processus traductologique.

## Bibliographie

- Abdallah-Pretceille, M., *Vers une pédagogie interculturelle*, Paris, Anthropos, 1996.
- Baker, M., *In other Words*, London, Routledge, 1992.
- Brown, D., *Quantum Leap*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1994.
- Cordonnier, J-L, *Traduction et Culture*, Paris, Hatier, 1995.
- Delisle, J., *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 1984.
- Duneton, C., *Parler croquant*, Paris, Stock, 1973.
- Durieux, C., «Liberté et créativité en traduction technique», *Actes du Colloque international qui s'est tenu à l'ESIT les 7, 8 et 9 juin 1990 et consacré à la liberté en traduction*.
- Evans-Pritchard, E. , *Les Nuer*, Paris, Gallimard, 1968.
- Gouadec, D., *Le Traducteur, la Traduction et l'Entreprise*, Paris La Défense, Afnor Gestion, 1989.
- Hall, E.T., *Beyond Culture*, New-York, Doubleday, 1976, réédition 1989.
- Jenkins, S. & Hinds, J., «Business English Writing, English, French, and Japanese», *Tesol Quarterly*, vol. 21,1987, p. 201-223.
- Ladmiral, J-R, *Traduire : Théorèmes pour la Traduction*, Paris, Gallimard, 1994.
- Lavault, E., «Former les étudiants LEA à la traduction technique et scientifique : un défi didactique?», *ASP (le Journal du GERAS)* n° 3, 1994, p. 66-82.
- Lederer, M., *La Traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994.
- Martin, J., «Sciences et Rhétorique : la double articulation rhétorique du discours scientifique», *Asp* n° 19-22, 1998, pp. 5-16.
- Mole, J., *Mind your Manners*, London, Nicholas Brealey, 1997.
- Piaget, J., *Six Etudes de Psychologie*, 1<sup>re</sup> partie, Genève, Gonthier, 1964.
- Seleskovitch, D., Lederer, M., *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier, 1984.
- Tritter, J.-L., *Histoire de la Langue française*, Paris: Edition Marketing (collection Ellipses) 1999.
- Vaugelas, *Remarques sur la Langue française*, 1646.
- Vinay, J-P., Darbelnet, J., *Stylistique comparée du Français et de l'Anglais*, Paris, Didier 1958.